

claire en été après son coucher : ce phénomène dura environ une heure ; il rentra graduellement dans l'obscurité qui l'entourait. C'était probablement le météore qui remplace dans le sud l'aurore boréale.

Le *Calcutta* passa entre les îles de Diego Ramirez et les îles l'Hermitte, à peu près à six milles de distance des premières. La force du vent empêcha de sonder ; mais le peu de clarté de l'eau fit juger qu'elle ne pouvait pas avoir plus de trente brasses de profondeur. Ces petits groupes, situés au sud de la Terre du Feu, n'offrent à l'œil que très-peu de végétation ; presque partout il voit le roc nu. On doubla à la distance de quatre lieues le cap Horn, qui forme la pointe méridionale des îles l'Hermitte ; ses flancs étaient couverts de neige. Le temps était beau et serein, le vent à l'ouest ; le thermomètre se soutenait à 48° (7° 10). L'aspect des îles l'Hermitte fit conjecturer qu'elles doivent avoir plusieurs bons ports. Après avoir doublé le cap Horn, on observa que la mer était quelquefois couverte de mollusques lumineux qui avaient près de neuf pouces de long ; leur lumière égalait celle d'une bougie : ces mollusques annonçaient toujours des coups de vent.

On entra le 22 mai à Rio Janeiro ; on en sortit le 1^{er} juin : deux mois après on mouilla sur la rade de Portsmouth.

Tuckey observa que durant la traversée de la Nouvelle-Zélande au cap de Horn le nombre des oiseaux aquatiques qui suivait le bâtiment et qui était toujours considérable, augmentait pendant les tempêtes. Il pensa qu'alors le vent agitant les eaux de la mer jusque dans ses profondeurs, apporte à leur surface en plus grande quantité les matières animales qui attirent ces oiseaux. Dans les beaux temps ils se retirent probablement sur les rochers, où ils trouvent leur nourriture en abondance. Cet indice n'est pas le seul qui doit faire croire à l'existence de plusieurs îles, non encore découvertes dans le grand océan austral ; un autre consiste dans ces paquets de goëmons que l'on rencontre à plusieurs centaines de lieues de toute terre connue. Bligh, comme on l'a vu dans la relation de son ouvrage, découvrit une de ces îles. Un autre navigateur en trouva une par 49° 19' sud, et 179° 2' est. Il la nomma l'antipode de Pen. Tuckey est d'avis qu'une expédition employée à explorer ces parages dans les mois d'été serait digne de fixer l'attention du gouvernement britannique.

COLONIE ANGLAISE
DE LA
NOUVELLE-GALLES MÉRIDIONALE,
DEPUIS SA FONDATION
EN 1788, JUSQU'EN 1822.

ON a vu précédemment (1) que la Grande-Bretagne ayant par le traité de paix de 1783 renoncé à ses possessions de l'Amérique septentrionale, où elle envoyait les malfaiteurs condamnés à la déportation, il fut décidé de former une colonie pour ce but salutaire à la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, découverte et explorée par Cook, et qu'il avait nommée Nouvelle-Galles du sud. Ensuite on choisit pour l'emplacement de la colonie, Botany-Bay (la baie de la Botanique), dont cet illustre navigateur avait fait la description la plus avantageuse. L'escadre des-

(1) Tome III, page 1.

tinée à transporter dans ce lieu les personnes qui devaient composer le nouvel établissement, était composée d'une frégate, d'un brig de guerre, de trois navires chargés de vivres, de provisions, de munitions, d'habillemens et d'outils, et de six autres portant les malfaiteurs. Le commandement de la flotte fut donné à Arthur Phillip, capitaine de vaisseau, qui était nommé gouverneur de la colonie. Il avait pour second le capitaine Jean Hunter.

On mit à la voile de Portsmouth le 13 mai 1787. Une traversée faite avec des gens de l'espèce de ceux dont six des navires étaient remplis, ne pouvait se terminer sans qu'il survînt quelque événement parmi eux. En effet, peu de jours après le départ, on découvrit un projet formé par les malfaiteurs d'un des navires de transport, de s'en emparer, et de se séparer du reste de la flotte pendant la nuit pour aller ensuite où ils décideraient après plus mûre réflexion. Quelques jours auparavant, Phillip avait par humanité ordonné d'ôter les fers à ceux des déportés qui y étaient attachés, afin qu'ils pussent se déshabiller plus aisément avant de se coucher, et fussent moins gênés dans leurs mouvemens pendant le jour. Cette mesure bienveillante n'avait sans doute fait qu'inspirer plus de confiance aux mutins pour l'exécution de leur projet; mais il régnait une

surveillance si active, que la tentative n'aurait tourné qu'à la ruine de ceux qui l'auraient essayée. Deux des chefs amenés à bord de la frégate furent sévèrement punis, et ensuite envoyés à bord d'un autre bâtiment où on les enchaîna. Cet exemple produisit un bon effet; le reste du voyage se passa tranquillement.

Après avoir relâché à Rio Janeiro, où l'on se ravitailla, et où l'on prit des graines de diverses plantes et d'arbres utiles pour les semer dans la colonie, ensuite au cap de Bonne-Espérance, on continua la route; le 7 janvier 1788 l'on eut connaissance du cap méridional de la Terre Van-Diemen. Le 20 toute la flotte était mouillée dans Botany-Bay.

Pendant que les navires entraient dans la baie, un grand nombre de naturels se rassemblèrent sur la côte méridionale, et par leurs mouvemens semblèrent menacer les Anglais; ils brandissaient leurs zagaies, et répétaient souvent les mots *ouara, ouara*. Cependant lorsque Phillip débarqua pour reconnaître le terrain, ils ne s'y opposèrent pas. Voyant qu'il s'avançait vers eux seul et sans armes, ils mirent bas celles qu'ils portaient. On leur donna des morceaux de drap rouge et des colliers : ces présens leur firent sans doute plaisir, car ils s'en parèrent la tête et le cou. Ils laissèrent Phillip exécuter tranquillement ses opé-

rations, et pendant tout le temps que l'on séjourna dans la baie, ne causèrent pas le moindre dérangement.

Ce n'était pas le tout pour Phillip d'avoir amené heureusement au but du voyage, après une traversée de plus de cinq milles lieues, la flotte confiée à ses soins; il fallait encore examiner l'emplacement convenable pour y fonder l'établissement projeté. Le résultat de la reconnaissance qu'il fit dans diverses parties de la baie, prouva qu'elles offraient toutes des inconvéniens. Sur la côte méridionale le sol paraissait propre à culture; mais il ne s'y trouvait pas une goutte d'eau fraîche, et le local n'était pas assez grand pour recevoir tout le monde qui devait y débarquer et s'y fixer : sur la côte septentrionale il y avait un ruisseau d'eau douce; mais ses bords semblaient devoir être fréquemment inondés; le terrain voisin était bas et marécageux. Enfin la baie, bien que spacieuse, n'était pas assez abritée contre les vents d'est, et la lame venant de ce côté aurait fatigué les bâtimens.

Frappé de cette réunion de désavantages, le gouverneur prit le parti de visiter d'autres baies de la côte; et le 21 emmenant avec lui le capitaine Hunter, vice-gouverneur, Collins le juge, plusieurs officiers et un détachement de troupe, il s'embarqua pour aller au nord. Sa flotille de

trois canots ouverts attira l'attention des naturels, qui les voyant passer, répétaient le cri de *ouara*, *ouara*.

A trois lieues et demie au nord de Botany-Bay, on aperçut une ouverture dans les terres, mais le pays voisin offrait un aspect si peu attrayant, que l'on ne comptait y trouver tout au plus qu'un abri pour un canot. De chaque côté de l'entrée s'élevaient des rochers nus, scabreux, escarpés; à peine y eut-on pénétré, que l'on fut agréablement surpris d'apercevoir une vaste rade, bien abritée, profonde, bordée de côtes bien découpées, et se prolongeant dans l'intérieur par plusieurs branches. On en examina les différentes anses; elles pouvaient recevoir des navires. Le sol était bon, l'eau douce abondante. Tout se réunissait pour décider l'établissement de la colonie dans cette baie. Phillip en sortit le 23 pour aller annoncer cette nouvelle à ses compagnons restés à Botany-Bay. Ceux-ci avaient par son ordre commencé des travaux, parce qu'il fallait n'être pas pris au dépourvu dans le cas où il n'aurait rien découvert de mieux. Ils applaudirent à la translation dont ils allaient avoir à s'occuper, car tout leur avait démontré que Botany-Bay ne convenait nullement pour être le berceau d'une colonie.

Le 25 Phillip partit sur le brig de guerre avec un détachement de troupe, pour s'installer

dans la nouvelle baie que Cook avait, en passant vis-à-vis, nommée *Port-Jackson*; n'y étant pas entré, il avait supposé que ce n'était qu'une anse ouverte. Phillip arriva le soir, et mouilla à l'entrée de l'anse sur le bord de laquelle on comptait fonder la colonie. Dès le lendemain il fit débarquer les ouvriers et des artisans qu'il avait pris parmi les déportés, et il y eut dans le cours de la journée assez de terrain nettoyé pour que la garde de l'officier et les déportés pussent y camper. Phillip avait choisi un emplacement situé au fond d'une anse et arrosé par un joli ruisseau. On dressa un mât, auquel le pavillon anglais fut hissé; on fit plusieurs salves de mousqueterie, que le gouverneur et les officiers entremêlèrent de rasades bues à la santé du roi et de la famille royale d'Angleterre, et au succès de la nouvelle colonie. La journée avait été extrêmement belle; le soir elle se termina par l'arrivée heureuse de tous les vaisseaux restés à Botany-Bay. Ainsi le voyage s'acheva avec le même bonheur qui l'avait accompagné si visiblement depuis qu'il était commencé. On en tira les conjectures les plus favorables sur la réussite de l'établissement: elles se sont vérifiées.

A l'instant où la flotte anglaise allait mettre à la voile, on avait été très-surpris d'apercevoir au large deux grands vaisseaux portant pavillon

français, qui se préparaient à entrer dans la baie. On s'épuisait en suppositions sur ce qu'ils pouvaient être; enfin on pensa que c'étaient peut-être ceux de l'expédition de la Pérouse, partie de France long-temps avant que l'on eût quitté l'Angleterre. On ne se trompait pas. Comme Hunter avec sa flotte manœuvrait pour sortir à l'instant où la Pérouse se présentait dans la baie, les deux commandans n'eurent que le temps de faire échange de civilités et d'offres de service. Ils entretenirent ensuite des relations amicales ensemble, et les Anglais eurent à se louer de la discrétion de la Pérouse, qui refusa constamment de prendre à son bord plusieurs déportés échappés de Port-Jackson. Avant son départ la Pérouse fit remettre à Phillip ses dépêches pour la France; et c'est ainsi aux soins de ce dernier que nous devons les dernières nouvelles authentiques que nous avons reçues de notre infortuné compatriote et de ses compagnons.

Le 27 fut employé entièrement au débarquement des troupes et des déportés; la confusion qui succéda à cette opération ne surprendra pas, si l'on considère que cette troupe nombreuse d'Européens sortait des vaisseaux pour entrer dans une forêt. Des détachemens furent aussitôt occupés, les uns à nettoyer le terrain pour les campemens, d'autres à dresser des tentes et à

apporter les objets dont on avait le besoin le plus urgent. Ces lieux, si long-temps le séjour du silence et de la tranquillité, étaient devenus le théâtre du mouvement, du bruit et du tumulte; à mesure que les forêts s'éclaircissent, et que le terrain fut débarrassé, les campemens s'étendirent, et l'ensemble prit l'aspect de la régularité.

Une maison portative en canevas peint fut élevée pour le gouverneur, sur le rivage oriental de l'anse, qui reçut le nom de *Sidney-Cove*, en l'honneur du secrétaire d'état de l'intérieur: ce lieu, où quelques déportés furent d'abord logés sous des tentes, est devenu une ville; mais n'anticipons point sur les événemens. Le détachement des soldats de marine fut posté au haut de l'anse près de la petite rivière, et sur la rive occidentale on plaça la masse entière des déportés. Les femmes ne furent débarquées que le 6 février. Alors toutes les personnes appartenant au nouvel établissement se trouvant à terre, on en fit le dénombrement; il se trouva 1053 individus. Les tentes pour les malades furent dressées sur la rive de l'ouest, et l'on observa avec regret que leur nombre augmentait rapidement. Dans la traversée il n'était mort que très-peu de monde, et le scorbut n'avait pas fait de grands ravages parmi les déportés; mais après leur arrivée il éclata, et la dysenterie s'y joignit. L'hôpital ne tarda pas à

se remplir, et plusieurs malades moururent; car on ne pouvait pas se procurer assez de provisions fraîches pour aider à l'effet des médicamens. Cependant on recueillait toutes les plantes bonnes à manger, telles que le céleri, l'épinard et le persil sauvages que le pays produisait en abondance; et les malades, comme les hommes qui se portaient bien, les mêlaient à leur ration de viande salée. On découvrit heureusement que la résine de plusieurs espèces d'eucalyptus était un remède efficace pour la dysenterie.

Les animaux vivans que l'on avait réussi à sauver consistaient en un taureau, quatre vaches, un veau mâle, un étalon, trois jumens et trois poulains, dont un mâle. On les déposa d'abord sur la rive orientale; et quand ils eurent consumé le peu de pâturage qui s'y trouvait, ils furent transportés près d'une anse contiguë, dans un endroit nettoyé pour y établir une ferme. On en difricha un autre près de la maison du gouverneur, et l'on y mit en terre les plantes apportées de Rio Janeiro et du Cap. On vit bientôt, avec grand plaisir, que les vignes, les figuiers, les orangers, les poiriers, les pommiers et d'autres végétaux de l'ancien monde avaient pris racine, et promettaient de prospérer dans ce monde absolument nouveau.

Dès que la confusion et le tumulte inséparables

des premiers arrangemens eurent un peu cessé, Phillip s'occupa de donner une forme régulière au gouvernement de la colonie. Il fit ranger en bataille les soldats sous les armes, et rassembler tous les déportés; ensuite Collins, le juge avocat, lut à haute voix la commission du roi qui nommait Phillip son capitaine général et gouverneur en chef du territoire de la Nouvelle-Galles méridionale et de ses dépendances, ainsi que l'acte du parlement qui établissait les diverses cours de judicature, et enfin les lettres patentes du roi qui conféraient le pouvoir aux personnes capables de se réunir pour tenir ces cours. Parmi celles qui assistaient à la cérémonie, il y en avait bien peu qui connussent avec précision l'étendue de la colonie; on apprit par ces documens officiels qu'elle comprenait toute la côte orientale de la Nouvelle-Hollande depuis le cap York au nord par $10^{\circ} 37'$ sud jusqu'au cap Sud de la Terre Van-Diemen par $43^{\circ} 39'$, et depuis le bord de la mer jusqu'à 135° est, ainsi que toutes les îles adjacentes situées dans le grand océan.

La lecture de ces pièces terminées, le gouverneur prit la parole: d'abord il félicita les soldats sur leur excellente discipline; puis s'adressant aux déportés, il leur dit entre autres choses: « Je m'empresserai toujours de marquer mon approbation et de donner des encouragemens à ceux qui par

leur bonne conduite s'en montreront dignes ; mais en même temps je ferai punir suivant la rigueur des lois tous ceux qui troubleront l'ordre public et se rendront coupables de délits. » Il leur représenta qu'il était de leur intérêt de renoncer aux habitudes de la paresse et du vice, qui jusqu'à présent avaient été familières à la plupart d'entre eux ; et les exhorta à vivre honnêtement, à obéir à leurs chefs, et à bien s'acquiescer des divers travaux auxquels on les occuperait. Il recommanda le mariage comme le meilleur moyen de remédier à la corruption des mœurs, entretenue par le commerce illégitime des deux sexes, et promit sa protection spéciale à ceux qui en contractant ces nœuds, donneraient une preuve de leurs dispositions à se conformer aux préceptes de la morale et de la religion. Phillip termina son discours en déclarant que son plus vif désir était de travailler au bonheur de tous ceux qui vivaient sous son gouvernement, et de rendre la colonie utile et avantageuse à la mère patrie.

Ce discours fut reçu avec des acclamations universelles : les troupes firent une triple décharge de mousqueterie ; puis le gouverneur accompagné de Hunter et des principaux officiers les passa en revue et reçut les honneurs dus à son rang. Un banquet termina la cérémonie.

L'on avait compté les déportés dans la matinée ; il en manquait neuf. La nature de l'emplacement que l'on avait choisi s'opposait à ce que l'on pût empêcher ces hommes de s'écarter. Aveugles sur les dangers auxquels ils s'exposaient en traversant un pays habité par des sauvages, plusieurs étaient allés demander à la Pérouse de les embarquer avec lui, et lui avaient causé beaucoup d'embaras, ainsi qu'il le raconte dans sa dernière dépêche. D'un autre côté, on ne tarda pas à découvrir que ces vauriens avaient caché au moins un tiers de leurs outils, et l'on reconnut qu'il serait bien difficile d'obtenir d'eux aucune sorte de travail.

Le manque d'inspecteurs convenables contribuait à ces inconvéniens. Ceux que l'on avait choisis étaient des déportés que leur bonne conduite pendant la traversée avait fait distinguer ; mais la plupart ne se souciaient pas d'exercer l'autorité nécessaire pour tenir dans le devoir les gens dont ils devaient surveiller l'ouvrage, quoiqu'ils fussent assurés d'être soutenus efficacement en cas de besoin. Bientôt les mauvaises dispositions de beaucoup de déportés commencèrent à se manifester : de petits vols se commirent entre eux ; ceux qui rodaient au-delà des limites de la colonie dérobaient même aux sauvages le petit

nombre d'objets que ceux-ci avaient dans leurs misérables cabanes. Il en résultait souvent des rixes. Déjà ces hommes montraient de l'éloignement pour les Anglais : malgré leur simplicité, ils voyaient que ces étrangers faisaient des dispositions qui annonçaient le dessein de s'établir dans le pays ; plusieurs des endroits les plus favorables pour la pêche étaient déjà envahis ; on leur imposait l'obligation de ne pas passer certaines limites. Malgré leurs idées peu exactes sur le droit de propriété, ils concevaient parfaitement que celle de leur pays leur appartenait, et devaient trouver très-singulier qu'on les en expulsât. Mais que pouvaient-ils opposer à la force ?

Phillip s'occupait sans relâche d'entretenir des relations amicales avec eux. Ses bonnes intentions étaient constamment déjouées par la mauvaise conduite des déportés. Plusieurs de ceux-ci portèrent la peine de leur méchanceté ou de leur étouderie : les uns furent tués par les naturels ; d'autres revinrent avec des blessures plus ou moins graves. On supposa qu'ils n'avaient pas toujours été les agresseurs.

Une des causes du désordre parmi les déportés était l'ivrognerie ; malgré des défenses et des punitions réitérées, les matelots des navires de transport apportaient de l'eau-de-vie à terre pen-

dant la nuit, et en donnaient à ces malheureux, qui cédant à un malheureux penchant, perdaient la raison et se rendaient coupables.

Il fallait mettre un frein à ces attentats. La cour de justice s'assembla le 11 février ; trois prévenus furent jugés, et tous trois furent condamnés, deux à recevoir un certain nombre de coups de fouet, le troisième à être consigné pendant une semaine au pain et à l'eau, sur une petite île à l'entrée du port. Un des deux premiers obtint sa grâce.

La douceur de ces punitions sembla encourager plutôt qu'effrayer ; car avant la fin du mois, la cour criminelle se réunit de nouveau pour juger quatre prévenus qui avaient volé dans le magasin public, pendant que l'on faisait une distribution de provisions. Ce crime nuisible à la petite communauté était d'autant plus atroce, qu'il se commettait au moment où les premiers embarras étant écartés, l'égalité la plus parfaite régnait dans la distribution des vivres entre les officiers et les soldats, excepté pour l'eau-de-vie. La ration des déportés était plus que suffisante pour tout homme raisonnable, et l'on devait supposer que les magasins seraient à l'abri de toute tentative de vol ; mais on s'aperçut avec chagrin qu'il y avait des hommes tellement habitués au mal, qu'aucune considération ne pouvait les en détourner, et